en disant qu'il avait vu le diable, qui voulait l'emporter. Son imagination, comme vous voyez, était bien frappée. Grâces à Dieu ce fut pour son bien. Après une aussi copieuse digestion de force d'esprit, il se trouva soulagé. A compter de ce jour, ce fut un tout autre homme. Cette année, quand nous fûmes dans son chantier, il fut un des premiers à se confesser.

Avec tout autre, mon cher Père, je craindrais de n'avoir déjà été que trop long; mais ce ne peut être le cas avec vous; quelques charmes que vous ayez de vous livrer avec tant de facilité aux hautes études, dans cette belle France, d'où cependant nous espérons vous voir bientôt revenir, vous n'ayez pas oublié la patrie! Tout ce qui tient au Canada vous intéressera, et vous aimerez à connaître, jusque dans ses plus petits détails, l'histoire de notre mission.

Quelle ne fut point ma surprise de trouver, à près de 100 milles de Bytown, le long de la rivière Gatineau qui se décharge dans l'Ottawa, deux colonies de Canadiens, composées d'une trentaine de familles, formant déjà une population de près de 250 âmes. Elles ne sont séparées l'une de l'autre que par une distance de quatre à cinq heures. Mon étonnement ne fut égalé que par la surprise de ces pauvres gens de voir deux prêtres au milieu d'eux.

Ces établissemens isolés et lointains, formés par nos compatriotes, sont bien rares; et on en donne plusieurs raisons. *Les Canadiens n'aiment pas à perdre de vue le clocher de leur Eglise*: c'est un proverbe; et des hommes, au cœur de glace, vous disent froidement: "*C'est un vice d'éducation!....*" Mais moi, je vois dans ce sentiment, la présence de la plus touchante vertu que l'Evangile a mise au cœur de l'homme: l'amour, la divine charité, qui nous unit à nos frères. Le Canadien ne se séparera jamais de ces objets, sans un déchirement cruel, dont il cherchera toujours à éloigner l'époque; et, personne ne peut lui en faire un crime.

Les Canadiens aiment leur clocher! oui, dirons-nous à ceux sur les lèvres desquels, ces paroles ne sont qu'une froide ironie; mais savez-vous pourquoi? Ah! c'est qu'autour du clocher viennent se grouper en foule les mille et mille souvenirs des plus saintes, des plus véritables joies qu'il ait jamais été donné à l'homme de goûter sur cette terre de souffrance et de larmes! ... Le Baptême, qui lui ouvrit les portes du ciel, et le fit enfant de Dieu.... la première communion, cette époque d'inexprimable bonheur, dont Napoléon lui-même, sur son rocher de Ste. Hélène, disait à ses amis étonnés: "Savez-vous quel est le moment de mon existence dont je me rappelle le souvenir avec plus de plaisir et de bonheur? Savez-vous quel a été le plus beau jour de ma vie? c'est celui de ma première communion! J'en mets les joies au dessus de celles de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna!!...." Le clocher rappelle les belles et incomparables Fêtes de l'Eglise, Pâques, Noël, la Fête-Dieu, le chant des joyeux cantiques,.... la chaire, d'où découle la parole de vie, l'autel qui apparaît tantôt, comme nos mystères, voilé par un nuage d'encens, tantôt brillant de lumière, éclatant d'or; puis le prêtre, revêtu des mystérieuses livrées du Christ, et levant les mains vers le ciel!.... Le clocher rappelle le grand et sublime spectacle de tout un peuple de frères qui s'entr'aiment et promettent de s'aimer toujours, humblement prosternés aux pieds du même autel, pour conjurer le Père Commun de pardonner à ses faibles enfans et de les bénir.

Le Canadien, comme tous les peuples catholiques a compris que l'*homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu*. Et, cette nourriture de l'âme, il en connait la douceur et la vertu; cette vie de l'intelligence, il en a goûté les mystérieuses et ineffables délices; et il craint de la perdre cette nourriture, (et avec de bonnes raisons), en s'éloignant de son clocher. Et, lorsque forcé de fuir les lieux où il a trouvé vie et bonheur, si, jetant un dernier regard sur son clocher, je le vois essuyer quelques larmes, je respecterai sa douleur:..... et malheur à celui qui ne la comprendra pas!.... En vérité, celui-là n'a jamais compris les inénarrables joies de la Foi!!!....

Ce qu'il y aurait à faire de mieux pour notre peuple, ce serait, non pas à chercher à détruire ce sentiment si beau, en excitant nos Canadiens à s'isoler les uns des autres, mais bien plutôt d'organiser un plan régulier d'émigration. Il faudrait former une société capable d'acheter quelques uns de ces vastes lots de bonnes terres, qui sont encore incultes, pour les céder à des prix aussi modiques que possibles, à cette multitude de jeunes gens qui ne peuvent plus trouver de place ni d'emploi dans nos paroisses. En quittant le toit parternel, ils partiraient avec une troupe nombreuse de frères et d'amis; ou bien, ils iraient rejoindre ceux qui les auraient déjà dévancés. Là, la chapelle avec son humble clocher, et sa croix si éloquente au cœur du malheureux, adoucirait les rigueurs de l'exil:..... Un prêtre accompagnerait la petite colonie, et les enfans ne seraient pas séparés de leur père. Les dimanches et les fêtes, au lieu d'être des jours d'oisiveté, d'ennui et de dépravation, redeviendraient ce qu'ils étaient dans la paroisse, des jours de repos, de paix et de bonheur: l'enfant aurait eu sous ses yeux le tableau de ses devoirs; l'époux aurait appris ce qu'il doit de dévouement et d'amour à sa femme, et celle-ci saurait mieux rendre heureux son mari, et élever ses enfans; enfin tous connaîtraient, accompliraient mieux leurs devoirs, et le fardeau de la vie redeviendrait doux et léger.

Oh! si nos hommes éminens par leur fortune, leurs talens, leur influence, et, surtout, par leur amour pour leur pays, voulaient un peu s'occuper de ce projet, le mettre à exécution, que de bien ne feraient-ils pas? Eh! si on veut que le Canada reste aux Canadiens, il est temps d'y songer.... Car, tandis que, tous les ans, une multitude d'étrangers viennent s'établir dans nos plus riches townships, le pays perd la fleur de sa jeunesse, qui s'épuise dans les chantiers, ou va chercher fortune aux Etats-Unis, où elle ne rencontre le plus souvent que misère avec la perte de ses mœurs et de sa foi.

Il m'est impossible de vous donner une idée de l'allégresse générale qui se répandit dans nos deux petites, mais bien intéressantes colonies, à notre arrivée.... Ces pauvres gens n'avaient pas vu de prêtre depuis deux ans.... En un instant, ils nous environnent, ils nous bénissent de nous être rendus jusqu'à eux, et ne savent comment assez exprimer leur reconnaissance et leur joie... Ici, c'est une jeune mère qui nous présente un nouveau-né, pour que nous le baptisions; là, c'est un couple heureux, environnés de nombreux et joyeux enfans, qu'ils nous amènent, pour que nous les instruisions; plus loin, c'est un groupe de bons et vigoureux jeunes gens qui nous conjurent de les confesser.... Tous n'ont qu'une voix pour nous crier: "C'est le ciel qui nous amène parmi vous; ayez pitié d'un pauvre peuple privé depuis deux ans de tous secours religieux; ne nous quittez pas avant de nous avoir réconciliés avec le bon Dieu.

Il nous était impossible de nous refuser à de pareilles prières; nous nous décidâmes à leur consacrer quinze jours.... Mais je puis vous dire que ces quinze jours ont été quinze des plus beaux jours de notre vie.... Nous y avons travaillé sans relâche: car après leur avoir donné plusieurs instructions, et avoir entendu leurs confessions toute la journée, sur le soir, nous nous acheminions vers quelques chantiers du voisinage, où nous passions la nuit à instruire et à confesser les jeunes gens; il fallait être de retour vers cinq heures du matin; de sorte que bien souvent, c'était la *cariole* qui nous servait de lit, et les nuages d'un ciel de janvier étaient nos rideaux.. Mais l'excès de lassitude, ou plutôt, la pensée des grâces que le bon Dieu répandait sur nos faibles travaux, nous faisant trouver doux et suffisant, le court sommeil que nous prenions sur ces lits improvisés, au grand air... Il n'est pas besoin de vous dire que tous sont confessés, et que presque tous ont eu le bonheur de communier.

Enfin, mon cher Père, nous voilà de retour après trois mois de travaux et de fatigues telles que j'ai encore de la peine à comprendre comment nous avons pu ne pas y succomber. Mais c'est que les consolations et les indécibles joies que Notre Seigneur fait couler dans l'âme du missionnaire, donnent véritablement des forces au corps.

Nous n'avons qu'une peine au cœur? c'est de n'avoir pu visiter tous nos chers jeunes gens, quoique nous nous soyons multipliés et que nous ayons souvent travaillé jour et nuit; nous n'avons pu visiter qu'environ 30 chantiers, et il y en a à peu près 200!... Il aurait fallu huit missionnaires, et nous n'étions que deux! Les ouvriers manquent, et voilà ce qui nous désole. La moisson est pourtant bien mûre, riche et abondante!... Ah! si tant de jeunes gens qui font en ce moment leurs études dans nos différens colléges, comprenaient ce qu'il y a de bonheur dans une vie comme la nôtre, usée à la gloire de Dieu et au salut de ses frères; assurément ils écouteraient la voix de Dieu, la voix de leur cœur même, qui leur disent, au moins à plusieurs, de venir s'unir à nous, pour nous aider à gagner des âmes à Jésus-Christ.

A peine suis-je arrivé des Chantiers, que je reçois l'ordre de repartir pour une mission non moins pénible et qui offre plus de dangers. Je veux parler des missions de Warmontaching, Akkitanlatch, et Makiskan, que j'ai déjà visitées, l'an dernier, avec tant de consolations. Ces pauvres Sauvages m'attendent, et si je ne me noie pas, comme un de ceux qui m'a précédé dans cette mission, le pieux et zélé M. Harper, je serai au milieu des tribus du Nord, à environ 200 lieues d'ici, lorsque cette lettre vous parviendra. Je vais faire cette mission avec autant de diligence que possible; car il serait bien important que je fusse de retour, lorsque nos jeunes gens descendront avec leurs cages... J'irais alors, rejoindre le R. P. Durocher, à Bytown ou à Québec; sans cela le fruit de notre mission des Chantiers est en partie perdu. Car figurez-vous ces cinq à six mille jeunes gens, qui arrivent ensemble dans des villes où mille séductions les attendent et leur sont préparées depuis longtemps; s'il n'y a pas là des prêtres dévoués, qui, à force de sacrifices et d'amour aient d'avance conquis leur estime et leur respect, pour les recevoir entre leurs bras, comme une mère qui arrête son enfant au moment où il va tomber dans un abîme, que vont-ils devenir? Ils ont passé dix mois dans les plus dures privations, et les voilà tout-à-coup environnés de toutes les séductions; ils n'ont pas touché un sou depuis près d'un an, et les voilà possesseurs de 40 à £50; cet argent, cet or qui tombent entre leurs mains, ils en sont presque embarrassés; comme tous les jeunes gens sans expérience, ils s'imaginent que *ça doit toujours durer*... Une foule d'amis, de parens les entraînent chacun de leur côté.... Mille portes leurs sont ouvertes, et étalent à leurs yeux les séduisans appas des plus irrésistibles passions; mille vautours affamés les suivent comme une proie facile. Depuis le gros marchand de drap, jusqu'au vendeur de bière, chacun leur tend une main d'ami, chacun les appelle et leur dit: "Venez, entrez chez nous; nous avons tout ce que vous pouvez désirer." Et le pauvre jeune homme, sans défiance ne sait refuser; il veut tout voir, il veut goûter à tout, il ne peut rien refuser de ce que son cœur et ses passions désirent. "Ne faut-il pas se dédommager un peu de ses longs jours de travaux et d'esclavage au fond de la sombre forêt?" C'est là son refrain. Ils veut plonger ses lèvres au fond de toutes les coupes qu'on lui présente. Sa tête s'exalte; il ne regarde plus ce qu'il donne au *charretier*, seul, il veut payer pour tous ses amis au comptoir de la cantine; c'est le drap le plus fin, le plus cher qu'il lui faut; les nuits s'écoulent, sans qu'ils s'en aperçoivent, à la table, aux jeux de cartes ou de billard; le jour l'y surprend.... Pour étouffer les regrets des sommes *énormes* qu'il a perdus, il court à l'auberge;.... il s'énivre, et comme dans un rêve de bonheur, il s'endort... Mais le réveil est terrible; l'affreuse vérité lui apparaît dans sa désolante nudité..., et cette fois, il ne peut la repousser... Les sueurs de dix mois de travaux surhumains ont été perdues! et il ne sait comment... il ne lui reste plus rien... que le souvenir et la honte de ses folies!!!...

Mais tel n'est pas le cas lorsqu'il y a un prêtre sur les lieux; sa présence seule éloigne la légion des tentateurs; il montre le danger, il arrête, il retient sur le bord du précipice. Les conseils donnent des forces; et, le bon jeune homme, heureux de trouver un ami aussi dévoué, se laisse conduire, comme par la main, à la Banque d'Epargnes, y dépose son argent. De retour chez lui, et assuré que son petit trésor va grossir par lui-même, il conçoit l'idée qu'en l'augmentant encore un peu, il aura bientôt le moyen de s'établir honorablement... Heureux au sein de sa famille, il goûte un repos bien mérité; le corps et l'âme reprennent les forces perdues, et il retourne bientôt avec un nouveau courage reprendre son travail... Cette fois, moins que jamais encore, ses sueurs ne couleront pas au profit de la cantine..., ni pour satisfaire les exigences de quelques faux amis; des pensées plus nobles font battre son cœur et donnent une nouvelle force à son bras, et pour la première fois de sa vie, il songe à un établissement chrétien. Dans peu, le pays comptera un honorable et vertueux citoyen de plus, et la religion aura bientôt à faire descendre les bénédictions du ciel sur une nouvelle famille chrétienne.

Voilà, mon cher Père, l'ouvrage des pauvres missionnaires des chantiers. N'avais-je pas bien droit de vous dire que nous devons être fiers et heureux que le bon Dieu ait bien voulu choisir notre Société pour une si belle œuvre. Sans doute que nous ne sommes pas encore assez nombreux, pour l'embrasser dans toute son étendue; cependant, je suis heureux de pouvoir vous annoncer que plusieurs de nos jeunes compatriotes nous ont donné l'espoir qu'il viendraient bientôt grossir nos rangs;... mais leur nombre ne sera pas encore assez grand pour suffire à tous les besoins; aussi tendrons-nous encore nos mains vers la France, et elle nous enverra, j'espère, une nouvelle colonie de jeunes et zélés Lévites, qui, comme leurs devanciers, quitteront avec joie leur belle patrie, diront un généreux adieu à leurs amis, et s'arracheront des bras de leurs mères, pour venir nous aider à conquérir des âmes à Jésus-Christ... Et, s'il faut d'avance leur montrer le prix que nous leur offrons pour leurs sacrifices, je le veux bien. Pour animer leur ardeur et leur zèle, nous leur promettons pour palais, la cabane des chantiers; pour locomotive, le canot d'écorce de trente pieds de long sur quatre de large; pour demeure, les forêts; pour nourriture, le gros porc salé et le dur biscuit de matelot; enfin nous leur promettons pour richesses, la croix; pour amis, la croix; pour récompense, la croix!

Veuillez, mon cher Père, vous rappeler au saint sacrifice de votre ami,

A. M. BOURASSA, *O. M. I.*

LA REVUE CANADIENNE.

MONTRÉAL, 25 MAI, 1847.

La Situation.

L'horison politique s'assombrit. Les nuages s'amoncèlent sur la tête de la plus impopulaire, de la plus malhonnête des administrations; déjà on entend de toutes parts les bruits de la tempête, qui va éclater. La position de plus en plus fausse de notre cabinet provincial vis-à-vis le pays doit-être rien moins qu'agréable à lord Elgin et un fort mauvais présage de succès pour sa mission en Canada, s'il continue à être entouré par de tels hommes. En effet, depuis l'arrivée de notre gouverneur, tous les actes du cabinet Draper ont été marqués au coin de cette politique basse et perfide, qui a déshonoré aux yeux du pays les hommes, qui ont fait partie du ministère, et tous ces actes ont eu pour conséquence et pour résultat de faire tomber le gouvernement dans le discrédit le plus complet, de répandre l'inquiétude dans l'esprit public, d'insulter et de mécontenter les populations, sans même satisfaire le moins du monde le parti qui le soutient et qui s'est fait jusqu'à ce jour l'esclave de ses caprices et le docile instrument de sa volonté. Ce parti lui-même cependant n'a pu garder plus longtemps le silence et par ses organes les plus influents, il vient de lancer l'anathème contre le ministère Draper.

Les dernières nominations sont accueillies par la majorité des journaux anglais par un cri général d'improbation et de vifs reproches. Il y a de quoi. Jamais on n'a vu en ce pays, de choix plus mauvais, et plus maladroit. On annonce ce matin comme certaine la retraite de M. Draper pour remplacer sur le banc en Haut-Canada M. le juge Hagermann, décédé. Alors les récentes nominations seraient le digne couronnement du règne de M. Draper et mettent le sceau à sa réputation de probité et d'honneur politique.

Le ton de la presse anglaise est tout a fait omineux pour l'avenir du cabinet. La condamnation de ses actes à la veille de la réunion des chambres, par ses amis les plus dévoués pourrait bien amener une recrudescence dangereuse pour ses jours, surtout s'il est privé du profond talent d'intrigue de M. Draper et du prestige de son habileté durant la prochaine session.

Il nous tarde de voir commencer le drame parlementaire. Il sera fécond en coups de théâtre et en actes imprévus. La session sera mémorable et importante; nous n'avons pas besoin de dire à tous les membres de l'opposition de se trouver à leurs postes dès le premier jour, le pays compte sur eux. Le cabinet à l'ouverture des chambres sera composé comme suit:

M. Morris, président du conseil; M. McDonald, receveur-général; M. Caley inspecteur général; M. Daly, secrétaire provincial perpétuel; M. Papineau, commissaire des terres; M. Sherwood, procureur-général, Ouest; M. Badgley procureur-général, Est; M. Cameron solliciteur-général, Ouest; le solliciteur-général pour le Bas-Canada n'est pas encore nommé.

Maintenant revenons aux nominations contenues dans la *Gazette Officielle* de samedi dernier. Il n'y avait qu'un cabinet comme celui qui nous est imposé pour faire des nominations aussi peu judicieuses. Celle de M. McDonald de Kingston à la place de receveur-général ne peut être justifiée sur aucun principe. Quelqu'estime que nous ayons pour le caractère privé de ce monsieur, ce n'est pas un homme de son âge et de sa position que l'on devrait placer là. M. McDonald est un jeune avocat fort respectable, mais qui vient d'entrer dans la vie politique, qui fait ses premières armes et qui n'a rendu encore aucun service au pays. Est-ce que cette situation importante ne devrait pas être donnée à un homme d'expérience, versé dans les affaires commerciales, à un financier enfin? Nous partageons parfaitement les opinions du *Herald* et du *Transcript* sur cette nomination.

Si nous interprétons bien, dit ce dernier journal, le ton de "*l'organe du gouvernement*" la "*Gazette de Montréal*" il parait montrer une nouvelle confiance dans les nouveaux arrangements. Nous regrettons, dans l'intérêt du parti auquel la *Gazette* fait profession d'appartenir, de ne pouvoir partager ses sentimens. L'intrusion d'un jeune avocat à la place de receveur-général semble à nos yeux, et nous serions bien trompé si elle n'était pas aux yeux du public, une bévue des plus stupides. Quoiqu'en pratique le receveur-général ait bien peu à faire, cependant cette place ne devrait pas être occupée par un avocat, et il nous est absolument impossible de concevoir ce qui peut avoir engagé les conseillers de Son Excellence à recommander M. McDonald pour la remplir. Si ce jeune monsieur ambitionne les honneurs publics, il y a beaucoup de situations (beaucoup trop assurément) auxquelles les avocats aspirent exclusivement, et nous supposons qu'on aurait pu lui en trouver une. Mais, telle qu'elle est, cette nomination causera un mécontentement général.

Voilà pour la première nomination de samedi dernier; la seconde celle de John Joseph est inexplicable, à moins qu'on le nomme parcequ'il est le gendre de feu le juge Hagermann que M. Draper remplace. M. Joseph est un homme sans talents, bon à rien, qui n'a jamais rendu aucun service public et qui était représenté par les journaux anglais il n'y a pas six semaines comme incapable de remplir la place de greffier du Conseil Législatif et n'ayant aucun droit de prétendre à une situatinn quelconque. La troisième nomination, celle de E. A. Meredith comme assistant-secrétaire ouest est aussi mauvaise que les deux premières. M. Meredith est étranger dans le pays, n'y demeurant que depuis trois ou quatre ans, n'y possède pas un pouce de terre et est préféré à des centaines de personnes nées ici, ayant des intérêts dans le pays, le connaissant parfaitement et tout aussi capables que lui de remplir les devoirs de la charge. Cette nomination est non seulement une injustice mais une insulte, et un outrage à la population canadienne. Elle est condamnée par le *Herald* en termes non équivoques.

Vient ensuite la nomination prétendue de M. Turcotte à la place de solliciteur-général du Bas-Canada. Celle là fait jeter les hauts cris à la presse anglaise. Elle est aussi impolitique aux yeux du parti tory que méprisable et honteuse aux yeux du parti libéral. Le *Herald* de samedi disait à ce sujet:

"Nous sommes parfaitement certain d'une chose, c'est que la nomination de M. Turcotte comme solliciteur-général du Bas-Canada sera vue par tout homme bien pensant, par tout membre indépendant du parti conservatif Bas-Canadien, comme un *job* politique grossier et stupide, également insultant pour eux et pour leurs adversaires politiques dans cette section de la province.

"Nous espérons que le parti anglais ne se dégradera pas jusqu'à s'unir avec la lie des Canadiens-Français, avec des hommes sans caractère, répudiés et désavoués par ceux dont ils seront censés représenter les vues et les intérêts dans le conseil."

Le *Transcript* dit en parlant du bruit de la nomination de M. Turcotte:

"Si la nomination de M. MacDonald fait naître le mécontentement, l'offre d'une place à M. Turcotte produira un sentiment bien plus fâcheux. Elle sera vue, et avec raison, comme une insulte au talent, à l'intelligence et à la respectabilité du parti conservatif, et du barreau du Bas-Canada; et elle ne pourra manquer d'ébranler la confiance de ceux qui pour l'amour de la cause conservative se sont contentés d'attendre pendant longtemps mais dont la patience commence enfin à s'épuiser.

"M. Turcotte ne posséde la confiance d'aucun parti; et il n'a, dans notre opinion, aucune qualification qui puisse le recommander à un emploi public. Des principes politiques, il n'en a point—des dispositions pour les affaires, il n'en a point—des talens légaux, il n'en a point. Comme avocat il est presqu'inconnu; comme politique, le peu qu'on en connait n'est pas à son avantage. Sa nomination est donc de tous points mauvaise—elle est une insulte directe au parti anglais contre lequel son langage a été des plus violens et des plus insultans; et elle n'est pas un compliment pour le parti français qui le regarde avec autant de soupçon et de mépris.

"Il est impossible que le gouvernement ne souffre point de ces nominations. Ce serait à la vérité bien désespérant pour le pays si le zèle de parti pouvait couvrir tous les actes d'un ministère, et nous espérons que le Canada n'est pas encore arrivé à cet état de choses. Quant à nous, nous ne sommes liés à aucun parti, qu'en autant qu'il aura à cœur et qu'il pourra avancer les intérêts publics. Le présent état de choses est dans notre opinion très peu satisfaisant. On dirait que le gouvernement marche sans gouvernail ni boussole. Il délibère jusqu'à ce que la délibération devienne pénible, et lorsqu'enfin il agit, il le fait d'une manière à ne donner aucune satisfaction à ses amis, et à faire triompher ses ennemis. Son but, nous avouons que nous ne pouvons le trouver; quoique nous connaissions malheureusement quel sera le résultat de tout cela; ce sera de remettre le Bas-Canada à la disposition d'une ou deux personnes dans le cabinet, qui n'ayant pas la confiance de leurs compatriotes n'apporteront ni force ni talent au gouvernement. Cet état de choses ne peut continuer. Si nous sommes pour avoir un gouvernement Canadien-français, il serait beaucouq mieux de l'avoir composé d'hommes influens et intelligens, que d'hommes faibles et sans influence."

Ces vives récriminations de la presse anglaise appuyées de raisons aussi légitimes, ont fait hésiter le cabinet sur la nomination de M. Turcotte, et savez-vous ce qui est arrivé? D'abord il faut vous dire que la place de Solliciteur-Général lui a été offerte. La lettre contenant cette offre a été vue par plusieurs personnes des Trois-Rivièses, et *of course* M. Turcotte a accepté à genoux.

Maintenant il paraît que l'administration intimidée par la clameur de l'opinion publique et la presse, ne veut plus nommer M. Turcotte! La *Gazette* d'hier vient nous dire avec son petit ton candide et honnête, qu'elle n'a jamais entendu parler de cette nomination et qu'elle espère qu'elle ne se fera pas! M. Turcotte *n'apporterait aucune influence, ni caractère à l'administration*, dit l'organe du cabinet! La *Gazette* a raison, M. Turcotte n'a aucun caractère politique, et ne possède aucune influence parmi ses compatriotes, pas même leur estime. Il doit voir aujourd'hui ce qu'on gagne à trahir ses amis politiques et à se faire l'instrument et le courtisan du pouvoir.

Le cabinet est dans une bien triste position. S'il traverse la session, sans encombre, il y aura du miracle. Car à part de la désunion et des difficultés dans le parti tory dont la *Gazette de Montréal* se plaint amèrement dans son numéro d'hier, il pourrait bien y avoir maille à partir entre les membres du cabinet eux-mêmes. Nous ne savons trop comment M. Sherwood et MM. Morris et Cayley pourront s'entendre, car le premier doit se rappeler d'avoir été mis à la porte du conseil par les deux autres sans cérémonie. Et encore quel cabinet que celui d'aujourd'hui pour une session aussi importante que la prochaine! MM. Sherwood, Cayley, Morris, Cameron, Badgley, McDonald, sont ils capables de conduire les affaires du pays, de projeter les mesures importantes qui doivent occuper l'attention des chambres et de les faire passer? Nous ne le croyons pas. Ils ont pris le pouvoir non pour faire triompher des principes politiques, mais seulement pour le pouvoir, le patronage, l'argent. Nous n'attendons rien de bon d'un tel cabinet.

La Situation.

(*Du Journal de Québec.*)

On nous écrit de Montréal à la date du 20 mai:

Le *Canadien* nous apprend la *disgrâce* de M. R. E. Caron en disant que chacun s'empresse de le féliciter de cette *disgrâce*. Le *Canadien* a raison. La proscription des Canadiens-français est à l'ordre du jour. On n'avait pas d'objection à donner à cette origine une ou deux *places* dans le conseil, mais le pouvoir? Jamais. Ce sont de vils instrumens que l'on voulait, pour jeter de la poudre aux yeux et pouvoir dire que les Canadiens-français étaient représentés dans l'administration. De ces instrumens, il s'en trouvera toujours à la disposition d'un pouvoir corrompu et corrupteur.

Le comté de Dorchester avait donné un exemple fatal en élisant M. Taschereau. Les Sycophantes, les chercheurs de places flattent le peuple en leur disant qu'il sont opposés aux taxes; et la première chose qu'ils font en arrivant en Chambre, c'est de voter ces mêmes taxes, afin de garder aussi longtemps que possible la place qu'ils ont obtenue pour prix de leur trahison! Le candidat qui sait que l'éducation est une question de vie ou de mort pour les Canadiens, et qui leur dit franchement qu'il faut une cotisation forcée pour établir des écoles, mérite bien plus la confiance des électeurs qu'un Taschereau ou un Turcotte qui, une fois élu, se moquera des promesses qu'il leur aura faites pour flatter leurs préjugés.

M. J. E. Turcotte, Solliciteur-Général!! On savait qu'il avait toujours été *un* solliciteur général; mais l'on ne s'attendait pas à le voir nommé à la place de second officier en loi de la couronne. Il lui faut un siége. Il est question du comté de Champlain, on dit même que M. le commissaires des terres Papineau doit se rendre auprès de M. Guillet pour l'engager à résigner son siége. M. Guillet se laissera-t-il gagner? on ne le croit pas; mais dût-il le faire, le comté de Champlain se déshonora-t-il, surtout lorsqu'il voit que la proscription est la règle de conduite du ministère actuel vis-à-vis des Canadiens-français? Qu'il suive l'exemple du comté de St. Maurice; dont les électeurs ont été plus d'une fois à même d'apprécier la *valeur politique* de M. Turcotte, et ont fini par le rejeter à la dernière élection générale, quoiqu'il se présentât alors sous des circonstances favorables. Les électeurs de ce comté approuvaient l'ex-ministère; M. Turcotte se présentait sous ce